

Actualité de Calvin

Autor(en): **Cadier, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **9 (1959)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PROMPTE

ET SINCERE



IOHANNES · CALVINVS ·

· ANNO · ÆTATIS · 53 ·

· B ·

ACTUALITÉ DE CALVIN

Ce titre apparaîtra à plusieurs comme une gageure. Oui vraiment, en dehors d'un intérêt suscité en cette année 1959 par plusieurs jubilés, quatre cent cinquantième anniversaire de la naissance de Calvin, quatre centième anniversaire du premier Synode réformé à Paris et de la fondation de l'Académie de Genève, qui pourrait parler d'actualité en songeant à cet homme qui fut si profondément de son siècle, le XVI^e siècle, avec ses ouvertures extraordinaires mais aussi ses bûchers, ses élégances et aussi ses violences ? Qui donc lit maintenant l'*Institution chrétienne* en dehors de quelques spécialistes ? Rassurez-vous. Je n'aime ni les paris, ni les systèmes. Je n'ai ni l'envie ni la possibilité de faire de Calvin un moderne et je reconnais d'emblée qu'il est vrai et aussi équitable de ne pas le juger avec notre esprit du vingtième siècle. Mon propos est autre ; c'est de montrer que, sur quelques grands problèmes de notre temps, le réformateur a donné par avance des directions, des manières de poser les questions, des principes de vie qui peuvent encore nous aider à y trouver une réponse. En ce sens, peut-être admettez-vous avec moi qu'il y a une actualité de Calvin ?

Et tout d'abord, établissons entre notre siècle et le sien un rapprochement ; ce sont des époques de transition. Nous voyons sous nos yeux éclater un monde devenu trop étroit. De nouveaux satellites sont jetés dans les espaces interstellaires en attendant que les bolides atteignent par-delà les limites de la terre quelque domaine ignoré de l'univers. Mais ces tentatives lunaires ne sont qu'un symbole d'autres dépassements, d'autres hardiesses de l'esprit. Un homme de ma génération se sent parfois étrangement dépaycé dans sa rencontre avec des hommes de la nouvelle génération. Je pense à ma visite, il y a quelques mois, à l'Exposition de Bruxelles, à cette exploration dans un monde nouveau et difficilement assimilable, à cet étonnement devant les hardiesses de la science et de la pensée. On me dira peut-être que tous les siècles ont pu connaître ces surissements qui laissent leurs spectateurs dans l'étonnement

(romantisme du XIX^e, époque des lumières du XVIII^e) et inspiraient à quelques-uns la pensée d'une fin prochaine. Pierre Méjanel, un des pionniers du Réveil du XIX^e siècle, n'écrivait-il pas en 1831 un *Essai sur les dernières convulsions du monde périssant* ? Mais il y a plus que cela en notre temps ; les progrès de la science depuis un demi-siècle, la constitution d'une société nouvelle dominée par la technique, les espoirs et les craintes que fait naître le développement de la physique nucléaire nous font bien entendre que nous sommes entrés dans une époque nouvelle, qui remet en question les concepts de l'époque précédente. En psychologie, en morale, en sociologie se proposent des formes nouvelles d'expression, teintées de scientisme ; chacun de nous, emporté par cet éclatement d'un monde ancien et ce surgissement d'un monde nouveau, s'efforce cependant de comprendre, de juger droitement, d'être vraiment de son temps et d'y être vraiment homme. Car ce qui est menacé c'est la conception même de l'homme, de la personne humaine, noyée dans la masse des travailleurs et des techniciens et dépassée par la démesure même de ses réussites. Mais où trouver les normes de notre réflexion comme de notre comportement ?

Or, voici que Calvin a vécu une époque analogue. De son temps aussi, le monde a éclaté. Moins de vingt ans avant la naissance du réformateur, Christophe Colomb découvrait les Antilles et derrière elles des terres nouvelles s'offraient à la découverte et à la rapacité des conquérants. En 1522, Magellan fait le tour du monde pour la première fois. La terre a livré ses secrets. Quelques années plus tard, en 1543, le livre de Copernic sur *La Révolution des orbés célestes* démontre que la terre tourne autour du soleil et détruit toute idée géocentrique de l'univers. Au même moment, un humanisme nouveau naît de la lecture des lettres antiques retrouvées. C'est la Renaissance, avec son éclosion magnifique dans le domaine de l'art comme dans celui de la littérature. Mais cette exaltation des découvertes et des conceptions nouvelles du monde ne va pas sans crainte ni insatisfaction issues d'une inadaptation à une vision si subite et si inattendue du monde. Dürer a fixé cette tristesse du savoir sur les traits de sa *Melancholia*. Elle est pensive et comme accablée par ses découvertes. On la sent à la recherche de quelque « supplément d'âme » qui lui permettrait de se retrouver au milieu d'une science devenue en quelques années immense.

Ce supplément d'âme, il appartenait à Calvin de le donner à ce monde nouveau surgissant des ruines des anciennes conceptions. Certes, Calvin est encore en un sens un homme du moyen âge. Les auteurs qu'il a étudiés au collège Montaigu sous la férule de l'obscurantiste Bédard et qu'il assimila avec une mémoire prodigieuse sont les grands auteurs dont s'est nourrie la pensée médiévale : saint

Augustin (l'ouvrage récent de Smits signale que Calvin l'a cité explicitement dans son œuvre plus de mille sept cents fois ; sa pensée se retrouve constamment dans les doctrines du réformateur), Pierre Lombard, le maître des Sentences, saint Bernard. L'auteur de l'*Institution* a une culture théologique très étendue et puise largement aux sources médiévales. Mais en même temps, cet homme nourri de l'antiquité est ouvert à l'esprit de son temps. Son premier ouvrage publié fut un travail d'humaniste, sur le *De Clementia* de Sénèque. Mais il se rendit compte, à ce premier essai, qu'il fallait à ce monde nouveau autre chose qu'une analyse érudite d'un texte de philosophie ancienne. Il va alors vers le message de la Révélation éternelle ; il reçoit pour son temps, pour son mélancolique et démesuré XVI^e siècle, une parole puisée aux sources vives de l'Écriture sainte, et c'est l'affirmation de la grandeur de Dieu et de sa grâce souveraine.

Essayons de voir pourquoi ce message de la souveraineté de Dieu avait quelque chose à dire à ces hommes du XVI^e siècle et pourquoi, en notre siècle, si proche du XVI^e par les bouleversements apportés aux convictions reçues, par les pas de géant des découvertes, par les transformations immenses apportées en quelques années à la manière de vivre et de penser, il a encore quelque chose à nous dire.

Bien sûr, parce que ce message est vrai et qu'en ce sens, il est de tous les siècles. Mais encore ! Ce qui est particulier à ces siècles de rupture et de nouvelle création, c'est un double sentiment de grandeur et de misère de l'homme. Grandeur à cause de ses réussites, de ses découvertes, de son audace vers les terres et les espaces inconnus. Grandeur à cause de ces prévisions mathématiques qui aboutissent, à cause de cette mainmise sur la nature. Mais aussi misère, car ce même homme se sent dépassé par ce monde nouveau qu'il a découvert. Il a peur et il a quelque raison d'avoir peur. Il craint d'être détruit par cette puissance nucléaire dont il connaît les redoutables effets. Certes, il peut toujours se réfugier dans l'indifférence, se refuser à penser, s'enfermer dans un optimisme ignorant, s'étourdir dans ses efforts de distraction. Mais c'est une position intenable pour un homme qui veut vraiment être homme et penser le sens de son existence. Il y a alors une autre attitude, celle de la foi dans la présence et la souveraineté de Dieu. C'est la position de Calvin.

D'autre part, ces progrès immenses de la technique ne peuvent s'obtenir que par de vastes groupements de travailleurs. L'industrialisation du siècle dernier a créé la mentalité de masse. Elle a suscité un orgueil de l'entreprise, une responsabilité collective qui détruit peu à peu la valeur de la personne. Le peu de cas que, dans des guerres récentes, certains ont fait de la personne humaine venait moins d'une cruauté de quelques sadiques que d'un mépris général de l'individu, sacrifié à la victoire d'une masse ou d'une race. Une

restauration de la dignité individuelle s'impose. Ici encore, nous verrons que la pensée de Calvin a quelque chose à nous dire.

Enfin, le mal le plus redoutable de notre époque, d'autant plus redoutable qu'il n'est plus considéré comme un mal et poursuit avec l'avis favorable de tous son œuvre destructrice, c'est le refus de Dieu dans la vie. Nous assistons à un immense effort de sécularisation, entendons par là une évasion hors de la présence et de l'action de Dieu dans tous les domaines, une laïcisation de l'existence. La caractéristique de la vie moderne est sa volonté d'échapper à l'emprise de Dieu. La religion apparaît aux meilleurs comme une activité absolument privée, une relation quasi secrète entre Dieu et l'homme, enfouie au plus profond du sanctuaire intérieur, sans manifestation au-dehors. L'esprit moderne a réussi à créer une séparation dans l'homme entre le sacré et le profane. Dans le domaine scientifique, le principe de l'exclusion de la transcendance est fondamental. Dans celui de l'éducation, le caractère laïque de l'enseignement, qui va dans certains pays jusqu'au silence complet sur Dieu, est considéré comme une nécessité. Dans le domaine politique, il est admis que Dieu n'a rien à y voir, même lorsque subsistent quelques rites à des séances d'ouverture de parlements. Dans le domaine de la famille même, la pratique d'un culte familial et d'une religion familiale est presque partout abandonnée. Parcourir les autres secteurs de la vie moderne, l'industrie, le commerce, les affaires, c'est constater que le monde n'est plus qu'un sanctuaire désaffecté. Mais le plus grave est bien que le plus grand nombre de chrétiens accepte cette situation comme normale et qu'une notion rétrécie de l'Église, de son action, de son témoignage est de plus en plus admise parmi nous. Ici encore, Calvin a quelque chose à nous dire.

Quel est donc ce message de Calvin ? Nous l'avons déjà dit, c'est le message de la souveraineté de Dieu sur le monde. Même lorsque ce monde s'élargit sous nos yeux, même lorsque les fusées dépassent la stratosphère, Dieu est encore le Seigneur de ce monde, le Dieu qui a créé les cieux et la terre. Dans sa démesure même, l'exploration de l'homme ne s'évade pas de ce domaine où Dieu règne. Par son insistance dès les premières pages de *l'Institution chrétienne* à nous rappeler que toute notre vie vient de Dieu, que nous ne subsistons qu'en étant appuyés sur lui, que nous sommes sa « facture », que nous sommes sujets à son empire, Calvin replace l'homme dans sa condition véritable de créature de Dieu. Ainsi est abattu tout orgueil. Et Calvin continue : « Ayant ainsi connu Dieu, parce qu'elle sait qu'il gouverne tout, (l'âme) se confie d'être en sa garde et protection et ainsi se remet entièrement en sa garde. Parce qu'elle le connaît auteur de tous biens, sitôt qu'elle se sent pressée d'affliction ou disette, elle a son recours en lui, dans l'attente d'en

être secourue. D'autant qu'elle le tient pour humain et pitoyable, elle se repose en lui avec une confiance certaine et ne doute pas qu'en toutes ses adversités elle n'ait toujours son remède prêt en sa bonté et clémence » (*Institution* I, 2, 2). Ainsi se dissipe la grande peur. Ainsi s'est constitué au cours des siècles depuis l'écllosion du calvinisme un type d'hommes, à la fois humbles et assurés, humbles devant la souveraineté divine et assurés par leur confiance inébranlable en cette souveraineté, hommes à la fois d'obéissance et de défi, qui n'ont peur de rien, ni de personne quand ils se savent menés par la volonté de Dieu, et ce type calviniste d'hommes a fait les « huguenots » de France, les « gueux » de Hollande, les « puritains » de la Nouvelle-Angleterre, lutteurs intraitables, pionniers engagés, martyrs héroïques, ceux qui ne plient pas devant les menaces des grands ou l'assaut des tempêtes déchaînées (je pense aux réformés des Pays-Bas et des Cévennes tenant tête aux inondations). Et qui dira que devant les incertitudes de l'heure il n'est pas actuel de prêter à nouveau attention à cette parole d'obéissance et de confiance au Dieu qui fait de tels hommes, ignorant la lâcheté et la peur ?

Certes, les idéologies de notre temps ont aussi leurs pionniers et leurs héros. Je n'en disconviens pas. Je crains cependant que cet héroïsme soit voué à une valeur collective, à une valeur de masse et je retrouve ici un des caractères de notre temps signalés plus haut. Comment retrouver le sens de la personne ? Ici encore, Calvin a quelque chose à nous dire. La souveraineté que Dieu exerce n'est pas générale et lointaine, elle est personnelle et s'adresse à des personnes. C'est un particularisme. Dieu accomplit son plan par des hommes qu'il appelle et auxquels il donne des ordres et confie une tâche, en même temps qu'il leur accorde les forces de la mener à bien. C'est le sens de la Bible, qui est une histoire et qui montre l'action de Dieu par des hommes interpellés par lui et vivant en sa présence. La dignité de ces hommes vient de l'appel que Dieu leur adresse, de la vocation qu'ils ont reçue et qui les fait surgir de la masse pour qu'ils accomplissent une tâche précise. Écoutons encore ici Calvin : « Dieu commande à chacun de nous de regarder sa vocation (entendons : la vocation que Dieu lui adresse) en tous les actes de sa vie. Car il connaît combien l'entendement de l'homme brûle d'inquiétude, de quelle légèreté il est porté çà et là et de quelle ambition et cupidité il est sollicité à embrasser plusieurs choses diverses tout ensemble. De peur donc que nous ne troublions toutes choses par notre folie et témérité, Dieu, distinguant ces états et manières de vivre a ordonné à chacun ce qu'il aurait à faire. Et afin que nul n'outrepassât légèrement ses limites, il a appelé de telles manières de vivre *vocations*. Chacun doit donc réputer à son endroit que son état lui est comme une station assignée par Dieu,

pour qu'il ne voltige et tourne çà et là inconsidérément tout le cours de sa vie... Si nous n'avons notre vocation comme une règle perpétuelle, il n'y aura point de ferme tenue ni de correspondance entre les parties de notre vie. Par conséquent, celui qui aura adressé sa vie à ce but, l'aura très bien ordonnée, parce que nul n'osera tenter plus que sa vocation ne porte, et ne se laissera pas pousser de sa propre témérité, sachant bien qu'il ne lui est loisible de passer ses bornes. Celui qui sera de petite estime se contentera néanmoins paisiblement de sa condition, de peur de sortir du degré auquel Dieu l'aura colloqué. Ce sera aussi un allègement bien grand en tous soins, travaux, fâcheries et autres charges quand chacun sera persuadé que Dieu lui est guide et conducteur en cela. Chacun se portera plus patiemment en son état et surmontera les peines, inquiétudes, chagrins et angoisses qui y sont, quand tous seront bien résolus que nul ne porte d'autre fardeau que celui que Dieu lui a mis sur les épaules. De là, il nous reviendra une singulière consolation : c'est qu'il n'y aura œuvre si méprisée, ni basse, qui ne reluisse devant Dieu et ne soit fort précieuse, moyennant qu'en elle nous servions à notre vocation » (*Institution*, III, 10, 6).

Nous avons voulu citer tout au long ce « texte capital », comme le dit M. Emile-G. Léonard ¹, car il situe dans la pensée de Calvin la conception de la vie de l'individu, de « chacun », mené par Dieu, appelé par Dieu. L'homme ne construit pas sa vie, comme le pensent tous les humanistes, il en reçoit de Dieu les normes. Nous retrouvons ici ce double sentiment d'humilité et de force consolatrice que nous avons souligné plus haut, une humilité sans bassesse, une force sans présomption. Quelle grandeur dans cette notion d'une vie dont Dieu a pris la direction et qu'il a insérée dans son plan, de sorte que l'homme n'a pas à s'élever par ambition personnelle, par concurrence, par violence orgueilleuse, mais seulement à mener son chemin sous le regard de Dieu. Chacun a sa tâche, sans se croire capable de tout faire, interchangeable ou polyvalent. Et le labeur de chacun n'est pas pour sa gloire personnelle, ou la gloire d'un clan, d'un parti, d'une nation, mais seulement pour la gloire de Dieu. L'appel de Dieu constitue la valeur de la personne et le délivre de l'empire de la masse, si lourde en notre temps.

Surtout, cette vocation est pour la vie tout entière. Et voici exorcisée, par le message calviniste, cette séparation du sacré et du profane et par suite cette sécularisation dont nous avons dit plus haut le danger ².

¹ EMILE-G. LÉONARD : *La Réforme*, dans : *Histoire universelle*, 3. Encyclopédie de la Pléiade, 1958, p. 58-60.

² Cf. *La sécularisation du monde moderne et la réponse réformée*. *Revue réformée*, 1954, 1 et 2.

Alors nous saisit cette vision gigantesque que Calvin a eue d'une cité de Dieu. Il nous faut regarder cette lutte contre le libertinage des esprits et des mœurs à Genève autrement qu'à travers les interdictions pointilleuses du Consistoire ; il nous faut écouter cette prédication de la Parole de Dieu qui, chaque matin, était apportée dans la chaire et rappelait inlassablement la présence divine au seuil de chaque journée ; il nous faut voir dans cette intention de situer la vie de tous les jours sous la volonté de Dieu l'origine de cette Académie de Genève dont le quatrième centenaire sera bientôt célébré.

Certes, nous ne pouvons remonter le courant d'indifférence païenne qui est celui de notre époque. Du moins, nous devons, chacun en ce qui le concerne, accomplir dans toute notre vie cette intégration du sacré, savoir que toute notre vie est pour Dieu et par Dieu, refuser toutes les séparations commodes qui sont des évasions, accepter de faire de toute notre vie un témoignage de la présence de Dieu. En cela aussi, il est possible de parler d'actualité de Calvin.

Abordant maintenant cette actualité sur le terrain pratique de la vie de l'Eglise, nous considérerons les efforts du réformateur pour l'unité des Eglises de la Réforme.

Dès le début, diverses séparations s'étaient faites entre les pionniers du message évangélique. Ce furent d'abord les mouvements ultra-spiritualistes, les prédicateurs anabaptistes, qui voulaient démontrer à Luther qu'il n'était pas allé assez loin dans son œuvre réformatrice et voulaient exalter l'inspiration individuelle. Ce fut surtout le différend avec Zwingle sur le mode de la présence du Christ dans le sacrement de la Cène. Luther, s'attachant littéralement à la parole du Christ dans l'institution du saint repas, *ceci est mon corps* résumait sa doctrine dans la formule célèbre : « Je crois avec Wicléf que le pain demeure et je crois avec les sophistes (entendez les théologiens scolastiques) que le corps y est » (*Captivité de Babylone*). Il affirmait donc la coexistence dans le pain de la Cène de la substance du pain et de la substance du corps du Christ ; c'est ce qu'on a appelé la consubstantiation. Zwingle n'admettait pas cette présence substantielle du corps du Christ, pour deux raisons. D'abord, il déclare que le Christ est, depuis son ascension, souverainement élevé dans la gloire céleste ; il siège à la droite de Dieu. Comment pourrait-il quitter cette gloire ? Comment pourrait-il « descendre » pour s'introduire sous le pain ? Ensuite, Zwingle s'appuie sur les paroles du Christ après le discours sur le pain de vie (Jean 6 : 63) : « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. » La présence du Christ dans la Cène ne peut donc pas être corporelle, substantielle, mais bien spirituelle, au travers

du symbole du pain. On sait que la doctrine luthérienne et la doctrine zwinglienne se heurtèrent au Colloque de Marbourg, en 1529. Après deux jours de discussion, les deux réformateurs se séparèrent sans être parvenus à un accord, sans s'être donné la main d'association, sans avoir communié ensemble. La Réforme naissante était divisée sur la question du mode de présence du Christ dans la Cène.

Calvin a dit lui-même plus tard, dans sa *Seconde défense de la sainte et droite foi en la matière des sacrements, contre les calomnies de Joachim Westphal* (1556), que cette séparation de Marbourg avait été pour lui comme un frein dans ses premiers pas vers l'évangélisme. « Car, commençant un peu à sortir des ténèbres de la papauté et ayant pris quelque petit goût à la saine doctrine, quand je lisais en Luther qu'Écolampade et Zwingle ne laissaient rien dans les sacrements que des figures nues et représentations sans la vérité (sans la réalité), je confesse que cela me détourna de leurs livres, en sorte que je m'abstins longtemps d'y lire. Or, avant que je commençasse à écrire, ils avaient conféré ensemble à Marbourg et par ce moyen leur première véhémence était quelque peu modérée... Après, j'ai eu connaissance familière avec les principaux de ceux qui tenaient l'opinion de Luther et qui l'ont défendue le plus vivement. Qui plus est il ne me serait pas mal aisé de prouver par bons témoins quel jugement Luther lui-même fit de moi, après avoir regardé en mes écrits, mais je me contenterai de prendre Philippe Melanchthon seul pour tous » (*Opuscules*, p. 1503-1504).

Calvin était donc dès le début plus proche de Luther que de Zwingle dans sa doctrine de la Cène. En 1541, il publie à Genève son *Petit traité de la sainte Cène*. Dans la conclusion de ce traité, il aborde la question du différend entre Luther et Zwingle. Il montre comment, dans l'ardeur de la discussion, l'un et l'autre avaient oublié l'essentiel, qui était d'affirmer que, en tout cas, ils voulaient tous deux maintenir la présence du Christ. C'est cette affirmation que Calvin reprend : « Nous confessons donc tous d'une seule bouche qu'en recevant en foi le Sacrement selon l'ordonnance du Seigneur, nous sommes vraiment faits participants de la propre substance du corps et du sang de Jésus-Christ... Cela se fait par la vertu secrète et miraculeuse de Dieu, et l'Esprit de Dieu est le lien de cette participation, pour laquelle cause elle est appelée spirituelle » (*Opuscules*, p. 195).

Bien qu'il emploie encore le terme de substance, Calvin insiste surtout sur la participation du croyant à la vie du Christ dans la Cène. En cela, il est moderne. Il a vu que les questions d'essence, de substance, qui avaient été débattues à Marbourg, n'étaient pas les vraies questions. Chaque fois que la théologie s'est appesantie sur ces notions, elle est entrée dans des difficultés inextricables,

tant sur le plan sacramentaire que sur le plan christologique. Calvin emploie le mot de *participation*, ce qui montre une action de l'Esprit de Dieu, une grâce qui est faite par l'Esprit, par le moyen de la foi. C'est un dynamisme, c'est une œuvre de Dieu et qui reste dans la main de Dieu. La théologie moderne a volatilisé la notion de substance pour la remplacer par celle de personne. Tout le mouvement de la physique moderne, et par conséquent de la philosophie, est d'abandonner les notions de matière, de substance, d'éléments fixes pour s'attacher au mouvement. Bien des problèmes théologiques de la scolastique sont ainsi écartés. Calvin a depuis le XVI^e siècle tracé la voie à cet abandon du substantialisme.

Son effort sera donc d'essayer de restaurer l'unité de la Réforme. Il commença par les zwingliens et se tourna vers l'Eglise de Zurich. Zwingle était mort sur le champ de bataille de Kappel, en 1531, et avait été remplacé à la tête de l'Eglise par Bullinger. En 1549, Calvin conclut avec les pasteurs de Zurich un *Accord sur les Sacrements*, texte admirable par sa ferveur pour le Christ. Il espérait ensuite établir un accord analogue avec les luthériens. Malheureusement, cet accord de Zurich (*Consensus Tigurinus*), contenait en son article 24 une phrase qui devait raviver la lutte. Après avoir condamné la transsubstantiation romaine, Calvin continuait : « Or nous n'estimons pas que ce soit moindre absurdité d'enfermer Jésus-Christ sous le pain ou de l'accoupler au pain que de dire que le pain soit transsubstantié en son corps. » Le propos fut relevé par des théologiens luthériens, Joachim Westphal, Tileman Heshusius, et ce fut le départ d'un interminable échange de traités, réponses, défenses, qui creusa le fossé au lieu de le combler. Calvin en fut particulièrement malheureux. En 1552, il répondait à Cranmer, l'archevêque anglican de Canterbury, qui avait proposé une conférence pour rechercher l'unité de la Réforme : « Les membres étant déchirés, le corps de l'Eglise est là qui saigne (*membris dissipatis, laceratum jaceat ecclesiae corpus*). En ce qui me concerne, si je pouvais être de quelque utilité, je ne craindrais pas de traverser dix mers si c'était nécessaire. » (*Op. Calvini*, tome XIV, lettre 1619). Après quatre siècles de séparation, luthériens et réformés se rapprochent. Des confrontations de doctrines laissent apparaître que les points qui avaient amené la séparation n'ont plus guère d'importance¹. Le grand dessein entrevu par le réformateur est peut-être en voie de réalisation prochaine. Ici encore, nous pouvons parler d'une actualité de Calvin.

JEAN CADIER

*Doyen de la Faculté de théologie protestante
de Montpellier*

¹ Voir les textes dans *Foi et Vie*, 1958, n^o 6 : « Luthériens et réformés ».